

La critique du sport : un état de plus en plus critique

Précisions sur les véritables scissions au sein de la critique française du sport
(Fragmentation et décomposition)

CIRCULAIRE PUBLIQUE DU 22 MARS 2011

(modifiée relativement à quelques événements récents, été 2014)

« Tout ce qui avait solidité et permanence s'en va en fumée¹. »

« Les avant-gardes n'ont qu'un temps ; et ce qui peut leur arriver de plus heureux, c'est, au plein sens du terme, d'avoir *fait leur temps*. [...] On n'en a que trop vu, de ces troupes d'élite qui, après avoir accompli quelque vaillant exploit, sont encore là pour défiler avec leurs décorations, et puis se retournent contre la cause qu'elles avaient défendues. Il n'y a rien à craindre de semblable de celles dont l'attaque a été menée jusqu'au terme de la dissolution². »

1. — Si, au regard de la place centrale qu'occupe le sport, l'époque présente ne ressemble plus vraiment à celle des années 60 ou 70, une reprise critique des thèses de la défunte revue *Quel corps ?* (1975-1997) mises en œuvre au cours de ces années déjà lointaines – une époque de *contestation* et une époque de *lutte* – est d'autant plus nécessaire à notre époque actuelle d'absence de contestation et de luttes globales contre le

1. Karl Marx, *Manifeste du parti communiste*, Paris, UGE, « 10/18 », 1962, p. 24.

2. Guy Debord, *Œuvres cinématographiques complètes*, Paris, Éditions Champ libre, 1978, p. 262-263.

système. Notre époque est certes nouvelle mais seulement comme toute époque qui revendique sa différence avec la précédente et qui crée une coupure nette et franche avec celle qui lui est antérieure. Depuis quand, d'ailleurs, est-elle « nouvelle » cette époque ? Les années 70 ? 80 ? 90 ? depuis l'année 2000 ? le nouveau siècle ? le nouveau millénaire ? Cette interrogation, évidemment imprécise, sur la date de la mise en œuvre d'une puissante modification mieux d'une transformation radicale de la fonction sociopolitique du sport dans la société globalisée, n'est au final pas fondamentale en tant que point de départ de notre propre analyse. Par contre, c'est bien l'analyse concrète de la situation concrète du sport qui est aujourd'hui nécessaire, décisive sinon vitale sans quoi le grand refus de la compétition sportive, de son spectacle sous ses différentes manifestations mondiales (Jeux olympiques, Coupes du monde) ou nationales, est de fait irréal, invraisemblable voire impossible. De même, il est nécessaire qu'une analyse fasse aussi retour sur les récentes évolutions du sport en pleine mutation depuis près de cinquante ans, c'est-à-dire analyser la *structure* du dispositif « sport » au sein du capitalisme financier, et son autonomisation progressive en tant que capital ; ce qui est fondamental pour appréhender la réalité du sport de compétition, *hic et nunc*.

2. — La période actuelle a mis en évidence, et parfois exhibé, le profond recul d'une certaine critique devenue impuissante alors qu'elle reste pourtant sûre d'elle-même et en apparence encore dominante. Cette critique ou plus exactement ses restes a de fait été atteinte de plein fouet parce qu'elle ne parvenait même plus à apprécier la réalité présente du sport, persuadée en outre de toujours détenir et maintenir, mais sous le régime émoullent du ressassement *ad nauseam*, une théorie critique du sport à tout jamais figée dans le marbre extrait des carrières des années 60-70. C'est en effet, et pour une grande part, d'abord la réalité du sport, soit la *puissance* de ce dernier tel qu'il s'est développé depuis une cinquantaine d'années qui a laminé la critique du sport, sa propre puissance, originalité, son unité, qui se maintenait encore vaille que vaille depuis quelques années. C'est donc sur la réalité brute et brutale du sport mondialisé et hyper-centralisé dans de mégastructures supranationales, des institutions mondiales puissantes et opaques (CIO, FIFA, UEFA, etc.) qu'a fini par se briser et éclater cette critique en de nombreux morceaux, l'a faite voler en éclats en autant de revues-tesselles issues de la matrice principale, aujourd'hui disparue, en l'occurrence la revue *Quel corps ?* C'est par conséquent et d'abord la structure sociopolitique du sport lui-même, son économie exponentielle, devenue la forme phénoménale par laquelle se manifeste la société mondialisée d'aujourd'hui, qui a frappé de plein fouet la critique et l'a faite exploser jusqu'à la réduire à un presque-rien. Par ailleurs, ceux, nombreux, qui furent plus ou moins proches de cette critique n'ont pas réussi à bien mesurer cette réalité nouvelle et sont restés prisonniers d'anciens schémas d'analyses désormais vermoulus et de représentations politiques piquées.

La théorie critique du sport, comme toute théorie qui se veut critique, se doit pourtant d'être constamment révisée en fonction de la réalité mouvante, changeante et en

transformation permanente vis-à-vis de laquelle elle dépend, qu'elle analyse et combat. Sinon elle se refroidit bien vite. Il va aussi de soi que sans théorie critique du sport, pas de mouvement critique du sport. Ceci peut expliquer, en tant qu'une des raisons principales, la quasi disparition aujourd'hui d'une critique théorique liée à une pratique militante, non pas d'ailleurs visible par le nombre de ses adhérents qui n'a jamais été élevé, mais par son incapacité devenue structurelle de prise sur le réel et par son incapacité matérielle et intellectuelle à résister au réel du sport et ce sous des formes d'expression appropriées, en particulier par le truchement d'un support de contestation original qui cristallise, à un moment donné, propice, opportun la rigueur et l'autorité de la critique.

Ce support fut à une époque, dans des années 70-80, la revue *Quel corps ?* dont le premier numéro parut en avril 1975. Or, parler de support renvoie d'emblée tout autant à un contenu avec lequel ils forment bien sûr un tout ; l'expression ou la projection matérielle du contenu fut en effet à ce moment-là une revue comme la revue fut le support privilégié d'un contenu en cours d'élaboration. Mais la question de fond se pose aujourd'hui en des termes nouveaux : la réalité du sport est-elle comparable à celle des années 70 ? ou bien s'est-elle transformée, a-t-elle été chamboulée, entre autres, par la rapide et puissante mondialisation de ces dernières années ? Pour aller droit au but, et même un peu rapidement, ma conviction, qui est un savoir plutôt qu'une simple opinion, est que si l'espace et le temps sont indissolublement unis au sport, ils le sont peut-être maintenant mais de façon dépendante par le biais de plusieurs phénomènes articulés entre eux : son *expansion* irrésistible sous la dominante actuelle du football, lui-même enveloppant la planète et s'instillant dans chaque foyer sinon dans chaque individu par la médiatisation télévisuelle et la présence généralisée d'écrans de réception (Smartphone, ordinateur, téléphone portables, etc.) qui retransmettent à tout instant les compétitions sportives ; *l'intégration* de tous les mauvais côtés, de toutes les dérives, de tous les excès constatés dans le sport (dopage, violence, racisme, chauvinisme, etc.) qui sont devenus, de fait, la matrice du spectacle sportif, le ciment de ce spectacle voire le spectacle en tant que tel. Le sport n'est rien d'autre que ses mauvais côtés, ses dérives, ses excès. Ce qui signifie que, outre l'argent bien sûr, ce sont la violence, le dopage et le racisme qui sont devenus les éléments centraux et déterminants du sport-spectacle, et mieux encore qu'essentiels plus exactement *constitutifs* de celui-ci. Argent, violence, dopage, racisme, etc. ne sont bien entendu plus marginaux et pas plus périphériques ou extérieurs au sport comme ils l'étaient encore considérés dans les années 60-70. Le nouveau triptyque argent-violence-dopage, auquel on peut ajouter le racisme, est aujourd'hui le *milieu* du sport de compétition et comme sa *matrice commune*, finalement ce sur quoi le sport peut aujourd'hui se développer, en quelque sorte proliférer sans obstacle majeur, et littéralement exister en tant que tel. Pour prendre un exemple parmi tant d'autres, sans le dopage généralisé dans le cyclisme, c'est-à-dire de tout le peloton professionnel, ce sport n'existerait plus et son spectacle grandiose aurait disparu depuis belle lurette.

Pour en revenir à notre affaire « critique », ce fut l'une des conséquences d'une critique sans autocritique et d'une critique sans critique de ses fondements critiques que de laisser sur le bas-côté des militants pourtant chevronnés à l'instar de celui qui sut mettre le feu aux poudres, au mitan des années 60, et ce en plein cœur de l'institution sportive, en l'occurrence Jean-Marie Brohm, qui exerçait alors le métier de Professeur d'éducation physique et sportive. Au-delà de la trajectoire personnelle d'un individu et des analyses qu'il a portées, incarnées et maintenues, il faut pourtant constater qu'après presque cinquante ans d'existence, ces mêmes analyses ne rendent aujourd'hui plus compte du sport tel qu'il s'est transformé en profondeur et surtout tel qu'il a lui-même transformé l'espace et le temps dans lesquels il s'est déployé de façon imposante, souveraine et presque impérieuse. Phénomène sinon marginal du moins d'une importance relative, il y a une cinquantaine d'années, le sport est par contre devenu en un demi-siècle le principal phénomène de masse d'adhésion active et de mobilisation sociale, la plus puissante manifestation sociopolitique et idéologique qui ait jamais existé sur l'ensemble de la planète et qui ne cesse de « progresser » grâce à la multiplication des compétitions et à leur médiatisation planétaire qui s'instillent dans les moindres fibres de nos sociétés. Le sport n'est en effet plus un phénomène de société parmi d'autres, plus ou moins détaché ou très éloigné d'un contexte général, mais il est la *relation* entre tous les phénomènes les plus détestables de la société, parmi lesquels la violence (pas vraiment maîtrisée), le racisme (exhibé et combattu) le dopage (parfaitement maîtrisé) et la rapacité mercantile auxquels il est consubstantiellement rattaché. De même, le sport n'est plus ce phénomène mondial placé sous les projecteurs des médias ; mieux, si l'on peut dire, *il est un média à part entière*, à la fois récepteur et projecteur. Or, ce changement radical d'échelle du sport, les nouvelles proportions qu'il a prises, finalement la totalité de l'espace-temps dans lequel il ne fait pas qu'évoluer mais dont il est l'un des éléments moteurs et qui a bouleversé jusque la structure de son spectacle avec son pouvoir d'influence sur toute la planète, d'endoctrinement l'air de rien, n'est pas analysé dans toute sa profondeur sociopolitique. Et cette faiblesse théorique ou ce défaut, cette perte sinon cette défaite vis-à-vis de l'analyse pourtant ouverte par la critique du sport d'antan, a été l'un des éléments qui a porté un coup sans doute fatal à cette même critique qui se croyait bien trop tranquille et sereine, en tout cas bien trop persuadée de son bon droit critique, soi-disant historique, convaincue d'avoir une bonne fois pour toutes et à tout jamais fourbi les armes de la critique du sport, d'en avoir produit la Théorie définitive. Les thèses issues de ces années 60-80, sans être obsolètes, sont désormais figées, pétrifiées, en grande partie, sclérosées, et aussi oubliées de produire leur propre critique, celle des armes dont elles se sont tant servies et surtout incapables d'en produire de nouvelles. Les canons sont encore là, prêts à tout, mais ils sont rouillés et ne tirent donc plus rien. Les missiles sont encore en place mais corrodés par le temps, la théorie est froide. Dès lors, on constatera que dans le même temps – caractère objectif –, la puissance du sport en tant que vecteur de propagation sociopolitique, idéologique,

etc. de nos sociétés et, – caractère subjectif – l’incapacité devenue chronique d’analyse de la part de ses adversaires *a priori* les plus résolus, ont tous les deux ensemble et dans le même mouvement fini par décomposer, ronger, et enfin dissoudre la critique. Le territoire d’expression de la critique, avec ses airs radicaux et trop souvent satisfaits d’elle-même, s’est finalement réduit à un lopin de terre privatisé et limité à quelques groupes isolés, autosuffisants, vivant en autarcie et se satisfaisant de cet isolement quand ils n’ont pas tout simplement disparu au bout du processus de leur propre décomposition¹.

3. — La mise en retrait, sinon la retraite effective, pratique et théorique, de la critique du sport, – cette critique s’exprimant sous la forme de revues papier (parfois appuyées par un site d’informations) –, le décrochement de sa praxis originelle, sont tout d’abord dus au poids écrasant et en apparence incontournable du sport de compétition et ce sous la forme : 1. D’une massification sportive populaire liée à la globalisation-mondialisation des sociétés qui se redouble dans le spectacle télévisuel permanent et dans le tourisme de masse ; 2. De l’intégration du sport dans la vie quotidienne et surtout en tant que vie quotidienne ; 3. De la fureur émotionnelle de contamination des supporters se métamorphosant en *aficionados* puis en hooligans des stades et qui se prolonge jusqu’au téléspectateur ; enfin : 4. De l’acceptation sinon du souhait par les masses « sportivisées » de faire sauter nombre de tabous en particulier celui du dopage désormais perçu comme « inévitable » et désormais revendiqué comme nécessaire à la bonne qualité du spectacle du sport.

4. — On peut pointer quelques dates importantes qui ont jalonné ce recul progressif et permanent de la critique du sport voire son asthénie actuelle malgré quelques tentatives de reprise de souffle. En premier lieu, ce fut la victoire de l’équipe de France de football lors du Mondial de 1998 ; sa victoire également à l’Euro 2004 ; et dans une moindre mesure sa participation à la finale, certes perdue, de 2006 face à l’équipe italienne, au cours de laquelle Zidane envoya un coup de boule qui fut absous par le Président de la République de l’époque, Jacques Chirac. Toutes ces dates ont jalonné une série d’étapes

1. Le cas le plus étonnant et lamentable est celui de la rapide dégénérescence militante, du déclin conceptuel, et de l’état devenu sectusculaire de la revue *Quel Sport ?*. Celle-ci est désormais réduite à l’extrême confidentialité de la quasi seule diffusion de son service de presse, une revue sans abonnés, sans lecteurs, sans diffuseurs, sans lieux d’accueil en librairies, sans aucun relais dans les institutions *ad hoc* (par exemple les STAPS) ; autrement dit, une revue recroquevillée, ratatinée et même rabougrie sur un pseudo-Comité de rédaction et un pseudo-Comité Scientifique International (un Belge !) constitués de membres fantoches sinon fantômes et pour d’autres dissimulés derrière de très nombreux pseudonymes, le tout chapeauté par une direction binôme prise dans le vertige d’une forme de *delirium tremens* (agitation brownienne, fièvre paranoïaque...) qui exclut à tour de bras ou se « sépare », tout en les difamant, de ceux qui ne conviennent pas ou ne conviennent plus. Cette façon d’agir ressortissant non pas aux anciens rituels situationnistes qui nous avaient tant amusé mais à un *revival* stalinien parfaitement assimilé et pour le coup beaucoup plus inquiétant. À titre d’exemple, voire de symptôme, on peut repérer que, dans un récent ouvrage signé *Quel Sport ?* sur l’idéologie sportive (éditions l’Échappée, 2014), qui ne fait que ressasser sinon ruminer les anciens thèmes de la critique du sport, tous les noms associés à l’histoire de cette critique ont été effacés des références bibliographiques et ne sont jamais cités dans le corps du texte ni dans les notes de bas de page... Effacer l’histoire, voilà un beau projet...

décisives dans le puissant reflux sinon dans la quasi disparition de la critique du sport en particulier chez les universitaires et les intellectuels pour ne rien dire de la jeunesse lycéenne et étudiante pour qui cette critique ne faisait plus du tout partie de ses interrogations critiques depuis nombre d'années. Pour la Coupe du monde de football au Brésil de 2014, les députés français, toutes tendances confondues, avaient revêtu le maillot de l'équipe de France dans une bonne humeur générale, la plupart arborant d'ailleurs le n° 10. On a failli assister au déplacement du défilé du 14-juillet pour cause de célébration d'une possible victoire de l'équipe de France. Bref, sous les coups de boutoir des victoires du football, qui ne sont pas que les victoires de l'équipe de France mais qui sont surtout celles de son organisation planétaire, le football a été pendant plus de dix ans présenté comme un véritable modèle pour nos sociétés ; il a été élevé à la hauteur de la nouvelle voie républicaine, l'acmé de la voie « citoyenne ». Souvenons-nous en 1998 du « Zidane président ! » hurlé par une marée humaine se déversant sur les Champs-Élysées à Paris dans un égarement collectif troublant. Puis, à la suite de ce cortège de masse, la mise en œuvre du grand délire multi-communautariste, sous le label quasi étatique « black-blanc-beur », qui a contaminé les esprits *a priori* les plus éclairés pendant au moins presque quatre années, très précisément, jusqu'à ce 21 avril 2002 avec la présence de Jean-Marie Le Pen au 2^e tour des élections présidentielles. Tous les propos délirants sur les vertus du football comme lien entre les individus, unificateur, pacificateur, et on en passe, volaient en éclats sous le coup de massue du vote FN à l'élection présidentielle. On pourra constater que ce vote s'est encore amplifié aux dernières élections de 2014, faisant même passer, certes dans le cadre d'une abstention massive, le FN en pôle position aux élections européennes. Toutes les victoires des équipes de France de sport (football, rugby, handball...) – si joyeuses, si réconfortantes, etc. – n'auront rien pu du tout face à la montée de l'extrême droite et désormais à son implantation. D'une manière générale, et du fait d'un consensus non pas mou mais carrément enthousiaste sinon de l'adhésion générale auquel le sport se prête dans les sphères politiques, universitaires, scolaires et intellectuels, la critique du sport qui, de son côté était alors incapable de renouveler sa praxis, aurait pu à ce moment-là en 1998 disparaître sans coup férir¹. Faut-il encore préciser qu'au football, le sport dominant, sont venus s'adjoindre d'autres sports comme le rugby, l'athlétisme, la natation, le handball, soit des sports subalternes qui ont toutefois renforcé la force d'attraction générale du sport de compéti-

1. À mon initiative, un ouvrage écrit en commun avec J.-M. Brohm avait, comme on dit, « sauvé l'honneur » au moment crépusculaire de la Coupe du monde de football en France en 1998 : *Le Football, une peste émotionnelle*, Paris, Les Éditions de la Passion, 1998, 2002 (2^e édition), puis réédition modifiée et augmentée chez Gallimard, « Folio », 2006, 2011. Voulant répéter de manière par trop mimétique l'appel au boycott de la Coupe du monde de football en Argentine de 1978, l'appel au boycott de 1998 n'en aura été que la pâle et triste copie ; il prit alors la forme d'une farce. Comment en effet appeler au boycott de la Coupe du monde de football, c'est-à-dire s'organiser très concrètement pour que l'équipe de France ne participe pas à la compétition lorsque c'est la France elle-même – en l'occurrence son État, son ministère – qui organise cette compétition pour laquelle l'équipe de France était justement d'emblée participante... Que pouvait-on bien boycotter ?

tion auprès de masses de plus en désireuses de victoires et de se projeter dans de puissantes hallucinations collectives.

5. — Il est bien sûr facile de constater l'éclipse de la fraîcheur originelle de la critique radicale du sport presque cinquante ans après les événements de mai-juin 68 qui en avaient marqué une étape historique avec la publication d'un numéro de la revue *Partisans*¹. La question est de savoir si ce qui avait été analysé, en ces années-là, a encore cours aujourd'hui, comme par exemple la mise en évidence – pourtant à l'époque si difficile à prouver et à soutenir en tant qu'un des principaux arguments – du lien pourtant si étroit entre le sport et la politique. Nié en tant que tel dans les années 60 et 70, ce lien consubstantiel entre le sport et la politique a été non seulement accepté mais il est désormais revendiqué en tant que tel par une bourgeoisie plutôt éclairée. N'aura-t-on pas même assisté à une nouvelle union entre le sport et la politique, sinon à leur fusion organique : nombre d'anciens sportifs deviennent des éminences ou encore des édiles politiques, nombre de politiques ne jurent que par le sport ou ne font de la politique que comme un sport². Le jeu politique traditionnel lui-même, les projets politiques, les thèmes politiques dominants sont investis par le sport au sens où celui-ci est devenu le mode de production et de reproduction social dominant. Autrement dit, le sport n'est pas seulement « politisé » et il n'est déjà même plus seulement une politique (d'État) avec son ministère *ad hoc*. Dans nos sociétés capitalistes, et pour le dire un peu plus radicalement, *le sport est la forme que prend aujourd'hui la politique*. On peut même avancer que le sport au sens d'une expression organique de la société, à travers sa genèse, son développement et sa dynamique intrinsèque, ressemble à un gigantesque « parti », un parti de masse et une masse-parti, avec ses leaders, ses équipes, ses adhérents, ses sympathisants, ses *aficionados*, ses traîtres... et qui transcende tous les autres partis traditionnels. Le sport de compétition possède sa direction mondiale avec, entre autres, les organisations comme la FIFA, le CIO (Sepp Blatter est le Président de la première et membre de la seconde) ou encore la FIA, dotées d'une puissance financière sous la forme de budget d'un volume quasi étatique et d'une gigantesque bureaucratie tentaculaire (avocats, hommes d'affaires, administratifs...), bref une véritable *classe commerciale capitaliste* qui s'est cristallisée en tant que direction autonome d'une branche spécifique du capital.

1. *Partisans*, « Sport, culture et répression », Paris, François Maspero, juillet-août 1968. Le principal rédacteur des articles en fut Jean-Marie Brohm qui utilisait un grand nombre de pseudonymes.

2. Le 28 mai 2010, Nicolas Sarkozy, plaidant en faveur de la candidature française à l'organisation du Championnat d'Europe 2016 devant le comité de sélection de l'UEFA (Union of European Football Associations), déclarait : « Nous, nous pensons en France que le sport c'est une réponse à la crise. C'est justement parce qu'il y a une crise, qu'il y a des problèmes, qu'il faut mobiliser tout un pays vers l'organisation de grands événements. Et qu'est-ce qu'il y a de plus fort que le sport et, à l'intérieur du sport, qu'est-ce qu'il y a de plus fort que le football ? » En effet, qu'y a-t-il de plus fort que le football pour un inculte ?

6. — L'autodissolution de la revue *Quel corps ?* en 1997 mise en œuvre par son seul rescapé ou unique survivant, en l'occurrence Jean-Marie Brohm¹, fut un moment de vérité ; elle a non seulement marqué l'arrêt d'une revue, entérinant le fait que cette revue n'avait plus grand chose à dire, mais elle a aussi mis en œuvre et accéléré la dispersion des pro-critiques du sport qui en avaient été les collaborateurs à divers degrés, à divers niveaux et à divers moments, soit en son centre, soit sur sa périphérie, soit dans sa continuité, soit encore coupés de tout lien avec ce centre. Cette autodissolution s'est cristallisée – et on peut l'apprécier comme un paradoxe – dans l'émergence et parfois la stabilisation éditoriale de plusieurs revues qui, chacune à leur manière, ont tenté de prolonger leur modèle d'origine. Épigones, sophistes, pharisiens ou frêles aigrefins, bref tout un petit monde regroupé afin de produire un bel effort éditorial, a su pour quelques-uns se développer avec un certain savoir-faire et de façon plus ou moins opportuniste puis croître de manière concurrentielle sur le terreau de la crise non pas du sport mais de la critique du sport, tout en accentuant d'autant cette crise.

La disparition effective de la critique du sport de compétition, dont le moment militant et conceptuel fort fut la revue *Quel corps ?* (1975), a en effet entraîné l'émergence d'une quantité non négligeable de revues voulant toutes se situer dans son sillage mais avec leurs propres thèmes de recherche et de prédilection et pour chacune leurs valeurs ajoutées. Telles des racines venues pousser sur le tronc commun de la Théorie critique du sport, la plupart de ces revues veulent ou voulaient tout en se tenant à bonne distance – les jeunes fols croissent vite malgré leur extrême fragilité – revenir à ce qui leur faisait à toutes objectivement défaut : *une théorie critique*, préalable à toute *praxis*.

7. — Les revues dont nous allons analyser le fonds de commerce avaient toutes lancé leur entreprise critique avec la parution d'un premier numéro sur le sport : « Nationalisme sportif » (*Quasimodo*), « La tentation du bonheur sportif » (*X-Alta*), « Jeux olympiques... » (*Illusio*) ; de son côté la revue *Mortibus*, par l'intermédiaire de son directeur de publication, produisait un texte sur « Le sport : atopies et idéologies » mais surtout elle tentait d'approfondir la signification politique du dernier numéro de *Quel corps ?* plus précisément celui de son autodissolution de 1997 dont elle visait d'assurer la continuité. Là s'arrêtèrent cependant assez vite les différentes entreprises d'une reprise critique des thèses sur le sport. Les numéros de ces différentes revues qui suivirent lancèrent finalement d'autres pistes d'analyses, de plus en plus éloignées de la critique du sport. De fait, la critique du sport s'effaçait au fur et à mesure de la parution

1. Sur la demande de J.-M. Brohm, qui ne pouvait légalement le faire lui-même, c'est moi, en tant que « Secrétaire de rédaction », qui ai mis fin à l'existence administrative de *Quel corps ?* en fermant son CCP, le 24 mai 2006...

2. J'en ai été l'un des cofondateurs en 1974 ; un premier départ des membres du comité de rédaction début 1977 me laissa seul avec J.-M. Brohm ; j'en suis parti en 1980 considérant, au seizième numéro (treize livraisons), que cette revue avait fait son temps. *Quel corps ?* prit d'ailleurs, au mitan des années 80, un fort tournant universitaire, se délestant de son origine militante, perdant la qualité de ses arguments politiques, sans parler de son insolence.

des numéros de ces revues jusqu'à en disparaître souvent de façon définitive. Nombre de ces revues finirent par disparaître également.

8. — **QUASIMODO** (1996-2005, 6 livraisons). La revue *Quasimodo*, la première dans l'ordre chronologique à avoir paru, avant même l'autodissolution de *Quel corps ?* (1997), avait pourtant orienté dès son premier numéro ses axes de recherche, entre autres, sur le sport par l'« analyse approfondie du spectacle sportif (notamment) de son pouvoir de séduction, de ses fascinations, de ses "beautés" [...]. » (p. 3) *Quasimodo* avait de son côté vite pris la mesure de l'intégration de nombre de concepts de la théorie critique dans la doxa. « Aujourd'hui ce sont, par exemple, les notions-clés de sport opium du peuple, d'aliénation sportive, qui sont en instance de devenir des lieux communs du discours pro-sportif ou pseudo-critique. Ces "missiles théoriques" (Marx) qui effarouchaient il y a peu les spécialistes ès bondieuseries sportives et faisaient sortir les crocs aux zélés gardiens du consensus sportif, sont banalisées par les chroniqueurs sportifs. » (p. 5) Pointant la faiblesse de certaines postures, en particulier celles de la fin de *Quel corps ?* et de son directeur de publication, *Quasimodo* notait que « la critique à tout crin, la dénonciation perpétuelle, érigée en impératif méthodologique, est porteuse de la dangereuse illusion de se croire tout-puissant, d'appartenir à un groupuscule éclairé, s'autoproclamant à bon compte avant-gardiste (geignant d'être incompris ou ostracisé, alors que c'est la définition même d'une critique radicale que d'être rejetée, interdite de séjour) » (p. 6). *Quasimodo* poursuivra encore un peu son chemin mais abandonnera par la suite toute réflexion critique sur le sport. Toutefois, une première critique sévère de la posture critique, c'est-à-dire de la réification achevée de la critique, avait été avancée. Le caractère vivant de cette critique avait été perçu avec une certaine justesse comme disparaissant lorsque la critique devenait de plus en plus l'instrument de sa propre et seule exhibition.

9. — **X-ALTA** (1999-2006, 8 livraisons). La revue *X-Alta* avait fait sienne, depuis sa création, l'utilisation de forts concepts philosophiques empruntés pour la plupart à l'École de Francfort, parfois aux Situationnistes *via* quelques professeurs de philosophie américains ou plutôt américaine, ou si l'on préfère encore à des produits d'import-export de série B reproduits indéfiniment. « Rien n'est plus sot, plus sec, plus émasculé, plus châtré, constatait déjà G. Steiner, que ce qui s'écrit aujourd'hui dans l'université américaine sur l'école de Francfort, l'œuvre de gens qui n'ont jamais entendu une foule dans la rue, qui n'ont jamais humé l'odeur d'une prison, qui n'ont jamais su ce qu'est un camp de concentration, qui ne savent rien du fait que ces hommes ont vécu leurs abstractions dans leurs os, dans leur chair et dans leur sang, dans leurs tripes, qu'ils ont vécu leur siècle comme jamais nos mandarins fats ne le feront. Ces discussions américaines sur les

nuances du sens dans la sociologie du deuxième Adorno sont horripilantes. Adorno eût été partagé entre le sarcasme, l'étonnement et l'abattement¹. »

Pour *X-Alta*, il s'agissait avant tout de récupérer et surtout de fixer les concepts « empruntés » à *Quel corps ?* pour tenter de dépasser la théorie critique originelle du sport. Son idéal, en quelque sorte, depuis sa création, avait été de soigneusement « gratter » la Théorie critique du sport pour tenter de recueillir les quelques miettes conceptuelles qui pouvaient encore s'en détacher. Cette « critique » du sport s'est révélée au fur et à mesure des numéros parus tout à fait improbables. On a même plutôt assisté, avec cette revue, à un abandon progressif de la Théorie critique du sport pour une tentative de course de fond échevelée dans le seul couloir d'un « théoricisme » mal dégrossi et fortement teinté d'althussérisme. Le fonds de commerce d'*X-Alta* fut toujours d'espérer atteindre le noyau fondateur de la critique en tant que cela rendrait possible la fondation d'un nouveau noyau : la revue *X-Alta* elle-même.

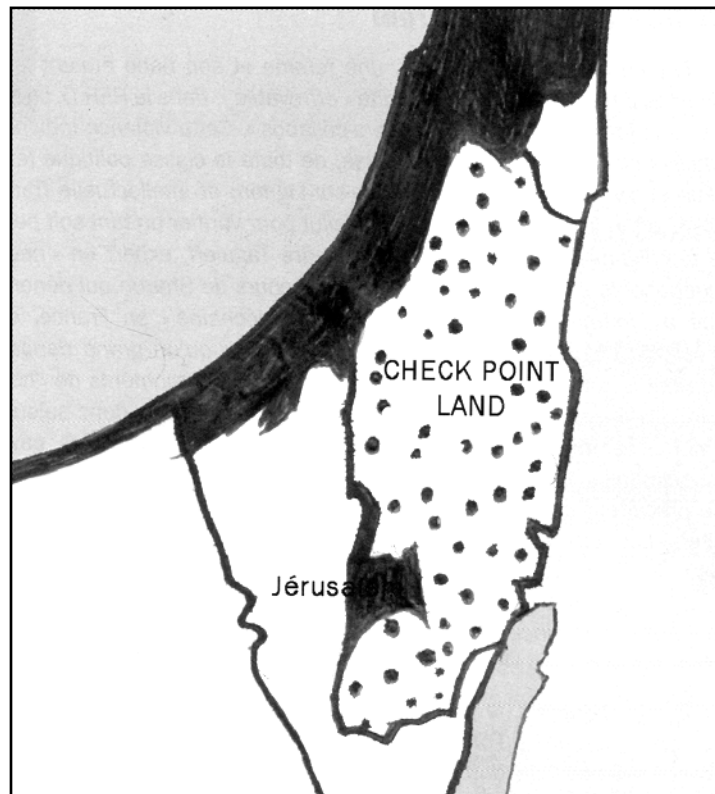
Les différentes livraisons d'*X-Alta* ont surfé sur les eaux parfois troubles du pseudo-radicalisme tout feu tout flamme, souvent tout fou, et parfois tout proche de la prose antisémite lorsque, comme par hasard, il s'agit de combattre le sionisme à la façon ultra-gauche. Le numéro 8 de *X-Alta* (novembre 2004) en fut l'un des exemples les plus remarquables avec l'article intitulé : « Vers un *Fascistan* ? L'ordre légal et idéologique du Grand Israël » signé par Fabien Ollier². Rien que le titre disait la violence et la bêtise du propos. L'auteur, avec une phraséologie de circonstance – une variante de la rhétorique ultra-gauche mâtinée d'altermondialisme et truffée de quelques références théoriques abstraitement détachées des écrits de l'École de Francfort – osait ainsi, avec l'aplomb des ignorants et fiers de l'être, comparer l'incomparable : l'Allemagne nazie et Israël... le tout était appuyé par des citations évidemment sorties de leur contexte de Max Horkheimer et Frantz Neumann... même les juifs s'y mettaient ! Exercice de style typique de ces pseudo-rhétoriciens adeptes des analogies perverses et de la fausse symétrie. L'État d'Israël était ainsi qualifié de « national-sionisme » (p. 127) ; F. Ollier constatait : les « mêmes volontés d'expansion et de persécution, de colonisation et d'épuration ethnique par tous les moyens qui ont enflammé un jour ou l'autre les idéologies [...] » ; une « certaine forme d'électivité » ; qu'avec « un État israélien semi-démocratique semi-autoritaire, contre l'ordre international se déploie l'ordre légal du national-sionisme [*sic*] au service d'un nettoyage ethnique [*sic*] » (p. 128) ; que la « shoah pour les Arabes est aussi un slogan qui fleurit sur les murs de Jérusalem [*sic*] » (p. 131)... Quelles subtiles analyses tout en nuances délicates soutenues par une représentation d'Israël dont la

1. George Steiner, *Les Logocrates*, Paris, UGE, « 10/18 », 2005, p. 172-173.

2. Ce texte est accompagné d'une remarquable illustration « géopolitique » signée par Fabien Ollier et Thierry Riffis et qui est censée représenter l'État d'Israël (cf. ci-dessous). Le lecteur saura apprécier le trait délicat de nos deux artistes dans une représentation bien personnelle – limites, surfaces et territoires – de ce pays...

carte légèrement remaniée est reproduite ci-dessous ! Où est donc ici Israël ? Et quelle est donc cette « Menace » ?

Jamais F. Ollier n'a souhaité, explicitement, c'est-à-dire par écrit, faire le moindre *mea culpa* suite à ce texte désastreux.



Fabien Ollier et Thierry Riffis, *La Menace*, 2004.

Dans la plupart des numéros suivants, *X-Alta* submergée par son propre délire envisageait à longueur de pages, et dans une autre rhétorique, sans aucun doute plus « optimiste » : la fin toute prochaine du capitalisme et la crise définitive de la société (elle avait imaginé tout aussi rapide la fin du sport sous le poids de ses contradictions internes). De fait, c'était surtout l'absence d'une analyse concrète de la période historique actuelle et des contradictions qu'elle traverse, et que le sport traverse, qui tenait lieu si l'on peut dire d'analyse. Remarquable, si l'on peut dire, était surtout l'absence d'analyse du sport *hic et nunc* et de ses contradictions (internes et externes) dans le cadre du développement du capitalisme du troisième âge... *X-Alta* n'avait pas compris que le sport est le mouvement permanent sur lequel roulent les contradictions qui à la fois le développent et le minent. Après son premier numéro, *X-Alta* n'analysera plus jamais le sport...

10. — **ILLUSIO** (2004-, 7 livraisons). L'émergence de la revue *Illusio*, sous la direction de

Patrick Vassort, correspond à l'ambition louable de tenter un retour à une prise de position politique face au sport. Cette revue, fascinée par *Quel corps ?*, tente cependant de trop lui ressembler en recopiant sa maquette, son contenu, voire son ours (Directeur de publication, Comité scientifique...). *Illusio* veut se situer, avec quelque difficulté, à la fois dans la veine militante *et* dans l'approche universitaire. L'opportunité réelle de la parution d'une revue comme *Illusio* qui souhaitait rassembler dans son premier numéro ce qui rassemblerait les anti-sportifs (une entité jamais bien définie) – grossir les rangs avec un « ce qui nous rassemble » n'est que peu convaincant –, et à batailler ferme contre l'institution sportive, pourrait se prolonger par la métamorphose d'un groupe en attente d'histoire militante *et* universitaire, un groupe par trop volontariste. Il faudra encore patienter et connaître les prochaines livraisons pour savoir si le fer a été suffisamment bien trempé et s'il est engagé comme il faut... Il reste que les analyses produites à ce jour par cette revue sont pertinentes sur nombre d'aspects du sport actuel et en particulier dans ses liens avec la mafia. Le plus difficile reste à venir : maintenir le cap d'une critique anti-sportive et ne pas trop s'illusionner sur la puissance d'*Illusio*. Reste une interrogation relative au titre de cette revue : « Jamais la conscience historique, notait Guy Debord, n'a eu tant besoin de dominer de toute urgence son monde, car l'ennemi qui est à sa porte n'est plus l'illusion, mais sa mort¹. » Notons qu'*Illusio* a su maintenir un certain intérêt quant à la critique du sport dans ses différentes livraisons.

11. — **MORTIBUS** (2006-2009, 7 livraisons) puis **KITEJ** (2010-2012, 3 livraisons). Nettement plus orientée que ses consœurs vers l'analité de préférence excrémentielle et les régressions sodomiques, plus généreuse en tout cas en pulsions débordantes et tous azimuts (désir et jouissance), la revue *Mortibus* fut la dernière-née des revues post-*Quel corps ?* avec pour ambition éditoriale affichée les « critiques du capitalisme incarné » comme l'indiquait son sous-titre.

Dès son premier numéro, *Mortibus* se désolait que l'héritage de la critique du sport, en l'occurrence celui de la revue *Quel corps ?* ne soit pas repris par quelque héritier : *Mortibus* ne pensait-il pas déjà à ce moment-là à *Mortibus* ? Et son directeur déjà à son directeur ? Pour ce dernier (F. Ollier), à ce moment-là totalement isolé du courant critique, la question se posait même avec une certaine acuité : comment en effet débiter dans le labeur théorique ? Comment (re)démarrer une entreprise critique ? Et pour le Professeur d'éducation physique et sportive F. Ollier, par ailleurs, et à ce que l'on apprend écrivain et peintre : comment sauter loin sans tremplin ? Telles (sont) étaient les interrogations de *Mortibus*. *Mortibus* trouvera une première réponse dans le refus d'une part, et à juste titre, de l'utopie rance des altermondialistes (du bio et du sport pour tous), et d'autre part, de l'utopie confite de la droite (libéralisme et sport pour tous).

Dès le premier numéro de *Mortibus*, dans un article écrit en grande partie contre J.-M.

1. Guy Debord, « La planète malade », in *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2006, p. 1066.

Brohm, l'un de ses ennemis d'alors, F. Ollier constatait que les « traits les plus saillants [chez J.-M. Brohm] sont un ton autoritaire-vengeur-triompaliste qui fait contraste avec celui scientifique-militant-provocateur des textes de fondation » (p. 195). Mais F. Ollier voulait surtout reprendre la critique là où l'avait laissée *Quel corps ?* en 1997, c'est-à-dire prendre appui sur du solide pour être presque certain de pouvoir poursuivre son chemin sans trop de difficultés. « Quand Brohm, poursuit F. Ollier, dit avec une certaine suffisance que "*Quel corps ?* a donné l'exemple d'une valeur d'usage critique refusant la valeur d'échange" ou qu'elle "a accompli sa mission" alors que le despotisme sportif est plus efficace que dans les années 60 grâce à la récupération des critiques à son encontre, il donne donc raison aux observations de son ami Lourau [on renonce à l'essentiel alors que l'on prétend dépasser une situation]. Mais il va aussi bien plus loin, finit par affirmer F. Ollier : son *Autodissolution* regroupe en quelques pages toutes les conséquences de la dialectique hégélienne sur la liquidation d'autrui [*sic*], de l'autre, de l'altérité et de l'altération, comme si l'histoire réelle de son extermination n'existait pas. Il est l'analyste d'un désir de purge [*sic*] dont on peut aujourd'hui mesurer exactement l'efficacité désinfectante, mais qui par contre en dit long sur l'esprit d'intégrité [*sic*] de son auteur » (p. 196). Que de gentillesse ! Outre le caractère calomnieux d'un tel propos, la vraie question, qui a toujours taraudé l'esprit de F. Ollier et que l'on retrouve dans différents textes écrits de sa main, est, on l'aura compris, celle de l'héritage¹. Après l'autodissolution de *Quel corps ?*, la question serait alors celle-ci : à qui allait revenir le supposé trésor de la critique du sport ? Quelle serait la revue qui allait se situer dans la continuité de *Quel corps ?* ? Et F. Ollier d'avancer les interrogations essentielles, essentielles pour lui, et ce toujours dès le premier numéro de *Mortibus* : « Pourquoi la question de l'héritage est-elle si lancinante, comme une douleur, dans la théorie critique du sport au point que Brohm se sente obligé de dire qu'"il n'y aura pas d'héritage responsable, seulement des héritiers coupables"... [...] Pourquoi également, poursuivait F. Ollier, cette peur infantile d'être "copiée", d'être "mimé" voire "singé" prend-elle tant d'importance au fur et à mesure que le centre de la lutte contre le sport se fissure ? » (p. 198).

Se substituant déjà à J.-M. Brohm, F. Ollier poursuivait une interrogation lointaine : « voilà un objet dont j'ai passé trente ans à le lustrer tous les matins ; mes enfants, les voisins, mon ami, etc., continueront-ils de le lustrer à ma mort [*sic*] – les fidèles –, ou le laisseront-ils se couvrir de poussière – les traîtres ? Un raisonnement de ce type est tristement fréquent dans les périodes "post-partum" des chefs d'avant-gardes auto-

1. Cf. par exemple de Fabien Ollier et Henri Vaugrand, *L'Intégrisme du football*, Paris, L'Harmattan, 2002. Les deux complices d'alors s'en prenaient très violemment à J.-M. Brohm. « *Quel corps ?* et son directeur de publication Jean-Marie Brohm, expliquaient-ils, ne vit que sur sa propre mort proclamée en 1997 [*sic*] – celle-ci se révélant être, plus que sa vie auparavant, son véritable fonds de commerce [*sic*] – pénétrée qu'elle le fut par l'extraordinaire *membre* thanatique du monstre [*sic*] qu'elle avait voulu défier sans mesurer totalement, et dès le début, les risques de ses outrages » (p. 10)... F. Ollier qualifiait l'autodissolution de *Quel corps ?* de « sale dissolution » (p. 12)... Une prose on ne peut plus délicate !

dissoutes [...] » (p. 199). La question essentielle, quasi vitale, restait pour F. Ollier, et encore une fois, celle de l'héritage. En pleine décrépitude militante, suffoquant sous la pression de la déferlante sportive, il n'eut pas alors un grand effort à fournir pour se saisir au bon moment de l'« objet » – la critique du sport –, et le réintroduire dans un nouveau cadre à la mesure de ses propres ambitions devenues démesurées. Et ce fut là une affaire rondement menée d'héritage et de captation d'héritage, d'appropriation privée, l'air de rien, insidieuse.

Est-il besoin de préciser que, pour moi, viser à recueillir l'héritage de la théorie critique du sport est un non-sens absolu puisqu'il s'agit pour la théorie critique de la *liquidation* de son objet – le sport –, et donc de sa propre disparition. Donc, aucun héritage à attendre et n'être l'héritier de rien. Alors pourquoi cette crainte de rater l'héritage de la théorie critique du sport ? Pourquoi cette angoisse est-elle si récurrente et si lancinante chez J.-M. Brohm et a-t-elle été résolue à sa façon par F. Ollier ? On saura qu'elle est si « lancinante » et résolue à son façon par F. Ollier parce qu'il voulait à tout prix devenir en toute légitimité le seul héritier et, on l'a su plus tard, qu'il a tout fait pour cela ; mieux encore qu'il a réussi cela mais pour la *fin* de la critique du sport.

À peine née, la revue *Kitej* disparut après trois livraisons consacrées l'une à la mort, l'autre à la mort de la mort, une dernière à la naissance...

12. — **QUEL SPORT ?** (2008-, 14 livraisons)¹. La naissance de la revue *Quel Sport ?*

1. J'ai personnellement participé aux quatre premières livraisons de la revue *Quel Sport ?* en rédigeant plusieurs contributions et avec la fonction officielle de trésorier. C'est au moment de la lecture et des corrections engagées pour le numéro 8-9, finalement paru en octobre 2008, que j'ai décidé de quitter cette revue. L'unique et seule raison de mon départ fut motivée parce que j'avais subi un coup tordu initié par F. Ollier. Pour ce numéro 8-9 de *Quel Sport ?*, Fabien Ollier avait en effet osé présenter le mot d'ordre de boycott des JO chinois de Pékin comme venant – et dans cet ordre – d'abord de lui et, en second, de Jean-Marie Brohm : « Fondé durant les mois de septembre-octobre 2006 sous l'impulsion de Fabien Ollier et Jean-Marie Brohm [...] » (*Quel Sport ?*, n° 8-9, page 45). Avant que ce numéro ne soit imprimé, j'avais demandé à F. Ollier de retirer de son article cette formulation qui non seulement ne correspondait pas à la vérité des dates mais surtout était une façon d'appropriation individuelle tout à fait étrangère à l'histoire du courant politique de la critique du sport auquel je suis attaché depuis 1975. Dans ce même article, F. Ollier distribuait par ailleurs les bons points et les images ainsi que les places sur le podium mais, encore une fois, selon une conception très personnelle : à lui les honneurs de la plus haute marche, aux autres, dont moi, les places dans le public pour l'applaudir. F. Ollier a refusé de prendre en compte ma demande et a maintenu sa formulation pour m'obliger soit à avaliser son mensonge, soit à partir... J'ai, bien sûr, opté pour la seconde solution.

Pour être tout à fait clair, contrairement au fieffé mensonge d'Ollier, le mot d'ordre de boycott des JO chinois venait de bien plus loin dans le temps et d'autres horizons que le sien. Le mot d'ordre de boycott venait dans le prolongement politique de la longue bataille menée – sans Fabien Ollier – contre la candidature de Paris aux JO de 2012, soit dès 2004. À cette époque-là, Fabien Ollier n'avait jamais montré le bout de son nez dans quelque organisation militante. Ce n'est qu'un beau jour, très exactement le 2 juillet 2005, dans une ultime manifestation devant le siège du CNOSF (Comité national olympique et sportif français) à Paris organisée par le CAJO (Collectif anti-jeux olympiques) mais auquel il n'avait jamais non plus participé, que l'on a vu arriver ce néo-militant tout frétilant, débarquant de nulle part, toujours l'air de rien ! À partir de cette date, il réussit, avec un grand savoir-faire, à se réintroduire dans la *praxis* critique.

s'est faite sur une base pour le moins ambiguë. Non sur un élan militant mais sur la volonté farouche de celui qui l'a initiée de poser les bases de la récupération d'un possible héritage, au creux d'une période politique. Le titre même de la revue était déjà une reprise – l'air de rien – de ce qu'il convoitait : *Quel corps ? / Quel Sport ?* Affaire de continuité dans la rupture ou de rupture dans la continuité. En tout cas, encore une fois, une affaire d'héritage. Propulsé, par lui-même, directeur de publication de la revue *Quel Sport ?*, F. Ollier s'est donc employé à opérer la soudure entre l'ancien et le nouveau et n'en continuait pas moins à s'interroger sur l'héritage...

Si toutes les revues qui ont succédé à *Quel corps ?*, malgré leurs efforts parfois considérables et même désespérés pour lui ressembler, ont échoué dans leur désir de reprendre à nouveaux frais la critique du sport là où elle avait échoué ou s'était échouée, mieux que les autres, la revue *Quel Sport ?*, tout en multipliant les livraisons à une cadence infernale, malgré ou à cause de ventes dérisoires, a surtout réussi à faire la démonstration concrète de sa propre incapacité à analyser le sport tel qu'il est et, en fin de compte, à faire partager son analyse. Aujourd'hui, personne ne s'y intéresse ; et elle n'intéresse plus personne. Cette revue, quand elle ne reproduit pas directement de l'ancien – le stade de la « pensée » photomécanique – ressasse, remâche et rumine les thèmes qui avaient fait les beaux jours de la critique du sport dans les années 70 : argent, violence, dopage, racisme... mais des thèmes qui désormais ne choquent plus personne et au contraire en excitent beaucoup. Cherchant à éliminer tous ses adversaires putatifs, *Quel Sport ?* en appelle à la lutte, *seule*, en rappelant régulièrement dans le registre de la compulsion de répétition des antécédents glorieux comme par exemple les tentatives de boycott de la Coupe du monde de football en 1978 ou des JO de Moscou en 1980. « L'histoire ne se répète pas, elle bégaie », disait Karl Marx en son temps. Dans le cas de *Quel Sport ?*, cela a pris la forme d'une affection. Car plus cette revue jacasse et moins elle en dit, plus elle péroré moins elle pense et plus elle s'appauvrit. *Quel Sport ?* est ainsi dans l'incapacité d'orienter la critique sur la réalité sportive d'aujourd'hui, lestée qu'elle est par le poids d'un passé dont elle ne parvient pas à s'émanciper. Un exemple pris parmi d'autres. Pour *Quel Sport ?*, l'argent, le dopage, la violence, le racisme, etc. parce qu'ils sont à ce point étalés dans la presse, discutés à la radio, et exhibés à la télévision – et en effet ils le sont ! –, seraient désormais comme la preuve irréfutable de la qualité et de la véracité des analyses d'antan, des analyses qui perdurent aujourd'hui encore. Si cela a été enfin reconnu aujourd'hui, estime *Quel Sport ?*, c'est que cela est vrai pour aujourd'hui. Selon *Quel Sport ?*, puisque cela est désormais écrit, montré et vu, cela prouve que « nous avons raison ». Hier et donc également aujourd'hui. Auparavant,

F. Ollier n'a pas été non plus à l'origine du texte d'appel au boycott des JO de Pékin qu'il s'est indûment approprié. Bref, F. Ollier s'est donc de bout en bout conduit comme un parfait faquin, et il a parfaitement su manœuvrer, par la suite, son absence remarquable par une présence dans les structures militantes.

Tout au long de cette triste affaire, J.-M. Brohm s'est contenté d'envenimer les choses.

dans les années 60-90, ces réalités plus que massives du sport que sont le dopage, la xénophobie, l'homophobie, la violence dans et hors les stades, le racisme, etc., étaient il est vrai minorées, voire carrément cachées sinon même niées. Autrement dit, ces mêmes réalités mais aujourd'hui parce qu'affichées devant le plus large public et accepté par ce dernier suffiraient, selon *Quel Sport ?*, à faire la démonstration du caractère néfaste du sport de compétition et *in fine* à assurer la reconnaissance, à admettre une légitimité envers ceux qui en avaient produit l'analyse critique. Car pour *Quel Sport ?* rien, depuis les années 60-90 et quant au fond, n'aurait vraiment évolué dans le sport. La critique n'aurait donc qu'à se répéter, de manière encore plus pédagogique voire didactique, quand bien même on atteindrait le psittacisme, pour réaliser sa mission critique actuelle. « Il n'y a rien à ajouter à la théorie critique du sport... », « Tout a été dit », etc., ne cesse de répéter J.-M. Brohm avec une grande certitude et toujours un grand contentement. Il suffirait ainsi, selon lui, que les masses viennent se saisir des théories antisportives pour renverser les institutions et l'organisation des grandes compétitions. Il suffirait aussi que les organisations de gauche comprennent la nature profondément réactionnaire du sport pour permettre un nouveau développement de la critique. Or, justement les masses, comme les partis de gauche censés les représenter, surtout eux d'ailleurs, et on peut même y ajouter nombre d'intellectuels et encore plus d'universitaires ne bougent pas vraiment beaucoup et quand ils bougent, ils le font pour le coup dans le sens inverse, celui de l'adhésion pleine et entière, c'est-à-dire massive au sport. N'est-ce pas là que se trouve et se retrouve le Peuple ? L'exemple de la Coupe du monde de football au Brésil, l'été 2014, a été la démonstration vivante de l'adhésion prompt et directe au football de la part du peuple brésilien. Dès les premiers coups de sifflet du lancement des matches, toute l'opposition qui avait manifesté dans la rue depuis plus d'une année s'est totalement volatilisée ; dès les premiers buts, les manifestants d'hier ont remis leurs pancartes et leurs revendications pour se complaire dans le football et hurler leur adhésion et leur engagement indéfectible auprès de la *Seleção*. En quelques jours, on est passé de milliers de manifestants dans les rues à quelques dizaines d'irréductibles bien vite réprimés par une police militaire entraînée à user de ses matraques et parfois de ses fusils. Plus on se rapprochait du début des compétitions de football, plus les individus désertaient la rue sans doute pour mieux se préparer à regarder leur équipe favorite. Qu'a fait *Quel Sport ?* durant tous ces mois ? Quel est son bilan et celui de ses deux farouches canonnières ? Pendant toute la période de la Coupe du monde de football au Brésil, J.-M. Brohm comme F. Ollier sont restés chez eux, bien au chaud, sans doute accoudés à leurs canons respectifs afin de rédiger de nouvelles pétitions de boycott – la dernière en date est celle qui concerne la prochaine Coupe du monde de football en Russie de 2018 – et à les lancer à la face du monde *via* l'Internet. Bref, au moment des quelques rassemblements et réunions publics, la vaillante revue *Quel Sport ?*, l'avant-garde, nous dit-on, de la *praxis* militante, était toujours et encore aux abonnés absents. Cette posture de planqués est peut-être à relier à sa très légère mobilisation au moment des JO de Sotchi

lorsqu'elle avait lancé un appel à leur boycott. Eu égard au JO de Sotchi, on peut se poser la question de savoir si *Quel Sport ?* est encore capable de se rendre compte de son insignifiance politique par rapport à une campagne de plus d'un an et demi pour le boycott. Le résultat de sa pétition fut en effet accablant : 270 signatures dont beaucoup de retraités, la famille, les amis... Un record ! « Seule au monde », telle est la devise de nos deux canonnières et de leur « revue ». De quoi faire trembler Poutine...

On en conclura, pour notre part et de manière plus générale, que les analyses actuelles de *Quel Sport ?* et leur conséquence funeste en terme militant et surtout politique (des appels au boycott abstraits et esseulés), exhibant à longueur de pages comme un trophée le décompte des propos racistes, les cas de dopage avérés, la permanence de la violence, etc., ne sont plus aujourd'hui les réponses adaptées et sont totalement dépassées par rapport à l'état réel du sport vis-à-vis duquel *Quel Sport ?* ne sait plus comment agir sauf à consigner toutes ces horreurs dans des volumes de plus en plus épais et indigestes. Ceci expliquant cela. Bref, cette façon de clore tout débat, de figer toute analyse, où le doute lui-même n'est plus permis, indiquent surtout la faiblesse actuelle de toutes les analyses de *Quel Sport ?* qui se sont étioilées au fil des années et apparaissent désormais comme anémiées sinon épuisées alors qu'elles produisaient autrefois des concepts vivants et ouvraient de possibles actions¹. La réalité du sport a maintenant plusieurs longueurs d'avance sur une critique en pleine décomposition malgré quelques spasmes qui peuvent laisser croire à une rémission. Les analyses ruminantes de *Quel Sport ?* patinent dans le vide. D'où le si peu d'intérêt que cette revue suscite ; et les quelques dizaines d'exemplaires généreusement envoyés ici et là ne peuvent faire longtemps illusion.

Autre exemple. Les centaines de pages imprimées dans les différents numéros de *Quel Sport ?* avec l'appui généreux de Mondenard², toujours très précis et méticuleux dans ses analyses, et ce pour montrer qu'il y a du dopage dans tous les sports, ne servent plus à grand chose en tant qu'élément déterminant de la critique du sport. Pourquoi ? Tout simplement parce que tout le monde en est parfaitement convaincu, y compris les idéologues patentés du sport, les « chiens de garde » comme les « idiots utiles », comme ceux, par exemple, du journal *l'Équipe* ou du *Monde* et de *Médiapart*. Le dopage comme les violences de toutes sortes (dans les stades ou à l'extérieur de ceux-ci), sans parler de l'argent, de l'« argent-fou » comme on dit, font maintenant partie du spectacle sportif. Il n'y a donc plus aucun avantage à « dévoiler » ces faits puisque tout cela se sait parfaitement. Par contre, il n'y a plus que *Quel Sport ?* pour ne pas comprendre que le dopage –

1. Cf. les remarques de Mathieu Gaulène sur le site *Nonfiction* : « [...] la richesse théorique qui avait fait la marque de cette revue [*Quel corps ?*] a pour le moins disparu. Condamnés à répéter les mêmes thèmes depuis plus de trente ans, les articles de *Quel Sport ?* se singularisent par le fait que ce sont bien souvent des extraits de dépêches de presse mis bout à bout, plutôt qu'une véritable réflexion théorique. La revue *Quel corps ?* avançait ainsi en son temps des thèses plus audacieuses. » (Publication le 1^{er} mai 2010)

2. Un peu inquiétant tout de même ce De Mondenard, membre du Comité scientifique international de la revue *Quel Sport ?*, qui publie un long entretien dans l'hebdomadaire d'extrême droite *Minute* (le 14 juin 2013).

précisément ce sur quoi cette revue insiste tant – n'est plus cet élément extérieur au monde du sport mais que le dopage est maintenant indissociable du sport ; il lui est même *consubstantiel*. Le dopage fait partie du sportif au même titre que le vélo pour le cycliste, le ballon pour le footballeur, la raquette pour le tennisman. Que peut bien être en effet un tennisman sans sa raquette ? Que peut devenir un cycliste sans son dopage ? de fait, la critique du sport à la *Quel Sport ?* a perdu toute son efficacité critique dès lors qu'elle s'est enfoncée à révéler, comme s'il s'agissait à chaque fois d'une chose nouvelle ou encore extraordinaire, l'existence du dopage dans le sport ou de la violence ou bien encore du racisme qui se sont partout développés à l'intérieur des stades (dans les tribunes) comme à l'extérieur (dans le recrutement des joueurs ou l'organisation des compétitions). Ainsi, produire des centaines de pages pour dénoncer le dopage est un non sens et une grande perte de temps. Une critique doit plutôt approfondir la question du dopage et de la violence, ainsi que du racisme, mais en tant qu'ils ressortissent du sport lui-même et en tant qu'ils s'associent désormais au sport-spectacle, voire en tant que sport-spectacle. La ligne efficace d'une critique actuelle du sport doit envisager que le sport est immédiatement le dopage, que le sport est immédiatement la violence qui lui donnent toute sa « vitalité » et que le sport ce sont immédiatement le racisme, la xénophobie et aussi l'homophobie. Il faut aussi comprendre que le sport est *médiatisé* par le dopage ainsi que par le racisme et par la violence ; que le sport n'existe que par eux. La dénonciation répétitive, devenue littéralement ennuyeuse, de ces phénomènes bien réels n'est plus du tout opérante quand, justement, ces derniers sont analysés comme des éléments externes au sport. Car, encore une fois, loin d'être des « excès », des « dérives » aux marges du sport, *ces phénomènes font partie intégrante du sport*. Pour le coup, que cela soit chez *Quel Sport ?* ou d'autres, les excès du sport sont à tort toujours analysés comme allogènes au sport lui-même, certes comme des calamités mais distincts du sport, différents dans leur nature au sport supposé par nature pur, simple et innocent, que l'on ne peut contaminer.

L'analyse critique de *Quel Sport ?* est de fait réduite aux acquêts de la revue *Quel corps ?*, une critique du sport certes encore assez vivace pour être sans doute maintenue quelque temps encore grâce aussi à des perfusions toujours bien utiles. Elle est cependant incapable aujourd'hui de faire face à la monstruosité de l'institution sportive qui a intégré jusqu'à sa critique devenue obsolète. Pire, le directeur de publication de *Quel Sport ?* a interdit à toute critique nouvelle de se développer en son sein ; ce qui est la caractéristique même de la secte. Presque tous les membres des premiers numéros ont quitté la revue ne souhaitant pas avaliser la violence des accusations dont moi-même et quelques autres avions subi les assauts¹. Les seuls nouveaux noms sont les pseudony-

1. Dans un numéro de *Quel Sport ?* intitulé *La Critique radicale du sport capitaliste*, Albooussière, 2012, mais consacré de fait à ma modeste personne, on peut lire non pas une analyse mais une suite ininterrompue de propos diffamatoires, d'insultes, d'injures en tout genre. Gageons que cela a fini par marginaliser leurs auteurs, réduits à leur propre ombre. Pour ma part, j'y suis comparé à Diafoirus, qualifié de « phraseur »,

mes de membres inexistantes. Mettre en exergue et ressasser – bien entendu pour les dénoncer – le racisme dans le football, la violence et le dopage dans tous les sports, l’argent-fou-qui-coule-à-flot, etc., c’est désormais révéler un secret de polichinelle ; c’est mettre au jour ce que tout le monde voit et sait ; c’est dénoncer ce que tout le monde connaît parce que le racisme, la violence ou encore le dopage tout comme l’argent-fou, encore une fois, font partie intégrante du spectacle sportif. Il est presque poignant de voir s’agiter deux personnes – Brohm-Ollier – toujours acharnées, semble-t-il, à en découdre avec le sport mais dont la puissance de feu de leurs armes, une soi-disant « machine de guerre » qu’ils croient conduire de main de maître sur un terrain conquis, tient plutôt de la danse d’agités déguisés en indiens dans un décor de western lançant des fléchettes en plastique en tournant autour d’un Fort apparemment imprenable. La seule et vraie crainte que l’on pourrait par contre avoir pour *Quel Sport ?* concerne l’état mental de son « collectif » qui a lentement mais sûrement dérivé vers une forme « pré-délirante », car aujourd’hui « incapable de la rencontre ; [puisqu’elle] ne rencontre que son propre délire, [elle] se rencontre soi-même¹ ». Délire d’ostracisme, de persécution, mensonge délirant...

Il est vrai que les défaites successives, l’isolement, l’incapacité à se renouveler ont conduit à l’apparition, au-delà même de l’épuisement conceptuel et argumentatif, d’une forme de démence paranoïde qui a elle-même contribué à la dérive diffamatoire que *Quel Sport ?* connaît depuis plusieurs années. Dans le numéro 12/13 (mai 2010), c’est à un déluge de propos calomnieux à mon égard auquel se livrent J.-M. Brohm et F. Ollier, masqués de la façon courageuse qui souvent les caractérise sous de ridicules pseudonymes. Ce qu’on peut lire : « Marc Perelman a lâchement démissionné de *Quel Sport ?* juste après les JO de Pékin 2008 [j’ai démissionné en octobre 2008 et je m’en suis expliqué ; le terme « lâchement » est diffamatoire]. [...] Perelman [...] s’est prestement défilé [terme diffamatoire], comme il s’était déjà défilé auparavant – signe annonciateur ? – au moment de l’ouverture des Jeux de Pékin. » (p. 17) « Marc Perelman préféra porter selon ses dires la “bonne parole sur l’architecture au ‘Banquet’ des Éditions Verdier” du 4 au 7 août 2008, dans le sud de la France [j’avais été en effet invité depuis un an] tandis que *Quel Sport ?* publiait des articles dans les quotidiens nationaux [en tout et pour tout un article !] et préparait la manifestation du 8 août [c’est quoi « préparer » une manifestation quand on est exactement deux à la préparer] devant l’ambassade chinoise. En politique, il faut faire des choix. Celui de Perelman était de privilégier son confort estival [il a fait très

de « *poor lonesome thinkers* » avec Michel Caillat, etc. Le chapitre consacré à l’« Autopsie du perelmanisme » (p. 79-114) atteint les sommets ! « Autopsie » n’est-ce pas aussi dépecer un cadavre ? Là, J.-M. Brohm a plongé la tête la première et avec délectation dans une forme de morbidité.

Seuls Patrick Baudry et Claude Javeau ont maintenu leur présence dans cette « revue ». Le premier considérant que, malgré la violence des propos, on était toujours dans le cadre d’une polémique et que cela participait d’une logique du débat ; le second, malgré deux tentatives de sortie de *Quel Sport ?*, maintenait son nom par simple compassion. Je comprends mieux le second que le premier. Mais membre d’un Comité scientifique ne signifie-t-il pas être le gage d’une certaine éthique ?

1. Joseph Gabel, *Mensonge et maladie mentale*, Paris, Allia, 1998, p. 16.

chaud toute la semaine] et ses intérêts d'édition [*aucun intérêt financier s'il s'agit de cela*]. Il est sans doute plus agréable de dissenter sur les stades que d'affronter les CRS et les nervis chinois [*dès qu'il voit un képi ou une aubergine, J.-M. Brohm hurle au fascisme ; il n'y eut aucun incident selon les journaux qui ont relaté la manifestation du 8 août 2008*]. Perelman avait appelé au boycott des Jeux, mais il a préféré s'absenter au moment crucial [*ce ne fut certainement pas le « moment crucial », les jeux, si je peux dire, étaient faits*]. On appelle cela une défection ou une désertion [*nouvelle diffamation*]. [...] » Puis, s'en prenant comme par hasard à l'ouvrage que je venais de publier en avril 2010, intitulé *l'Ère des stades*, ils trouvaient « ce livre d'une rare prétention hautaine [qui] illustre très exactement ce que la critique radicale du sport n'a jamais été et ne sera jamais¹ » (p. 20). Plus loin, et dans ce même numéro, J.-M. Brohm poursuivait le radotage de ses vieilles antennes sur « la construction d'une machine de guerre organisationnelle » quand il s'agit concernant *Quel Sport ?*, et beaucoup plus simplement, d'une revue ultraconfidentielle (vendue à deux ou trois dizaines d'exemplaires), auto-distribuée entre copains pour s'auto-persuader de la justesse de la « ligne ». J.-M. Brohm s'en prenait une nouvelle fois à moi en ces termes : « toutes les défections individuelles qui ont accompagné l'histoire de la Théorie critique du sport jusqu'à nos jours, y compris celle de Marc Perelman, n'ont fait que renforcer l'idéologie sportive déclarée de ce fait invincible par ceux-là mêmes qui ont refusé, souvent au nom d'ambitions intellectuelles ou d'ego hypertrophiés, de participer à la mise en œuvre d'un programme de lutte au sein d'un centre de réflexion et d'action qu'est une revue militante » (p. 48). Au-delà d'une accusation délirante – ma démission de *Quel Sport ?* renforcerait l'idéologie sportive ! – il faut déjà reconnaître que J.-M. Brohm n'a jamais eu beaucoup de chance, car il a toujours été entouré de traîtres... Le *tube* de la trahison fera-t-il d'ailleurs encore longtemps recette ? À moins, hypothèse plus vraisemblable, que ce ne soit J.-M. Brohm lui-même qui trahisse sa propre histoire lorsque, par exemple, il accepte de répondre et de figurer dans un supplément distribué gratuitement par le journal *l'Équipe* du 23 octobre 2010 et intitulé *101 propositions pour le football français*. Il est alors entouré de nombreux contributeurs et parmi les plus remarquables du staff politico-sportif de notre époque : Daniel Bilalian, Pascal Boniface, Marie-George Buffet, Daniel Cohn-Bendit, Guy Drut, Jean-Claude Gaudin, Alain Minc, etc. Que du beau monde ! Qui plus est, à aucun moment de son texte, J.-M. Brohm – très modéré dans son propos – ne remet en cause le football (il s'agit, il est vrai, de « propositions pour le football français »). Comme il tient à le préciser en conclusion de son papier : « il s'agirait enfin de ne plus instrumentaliser le football comme diver-

1. Cf. l'analyse de Martov sur le site *Sofoot* (publié le 20 septembre 2010). « Le premier ennemi est toujours le plus proche, comme Marc Perelman (auteur d'un livre récent sur les stades, largement recensé dans la presse et lui aussi auteur de tribunes régulières), accusé d'avoir "lâchement démissionné". » Pour comprendre la rage et l'acharnement de *Quel Sport ?*, il n'est que de constater, dans le numéro 8/9 (octobre 2008, p. 51), la reproduction de photographies de quelques militants du COBOP, *parfaitement reconnaissables*, et qui sont ainsi légendées : « L'anti-praxis mortifère : petit sabotage entre amis... » À faire froid dans le dos...

sion sociale ou opium du peuple. Mais cela est une autre histoire... » (p. 121) Ce n'est plus à l'évidence la sienne.

Quel Sport ? tombeau de la critique... ? Ou épitaphe sur le tombeau de la critique... ?

Poursuivant ses attaques *ad hominem*, J.-M. Brohm, dissimulé cette fois derrière pas moins de cinq pseudonymes de faux étudiants canadiens (pourquoi le Canada ?), se lâchait dans un article fielleux et venimeux, amer et plein d'aigreur (attention aux ulcères !) : « Mr. Perelman bouleverse l'architecture. Ère des stades ou air de déjà vu ? » (*Quel Sport ?*, n° 14/15, janvier 2011). Incapable de produire la moindre critique sur le thème et le contenu mêmes de ce livre, J.-M. Brohm ne délivrait que des « notes de lecture [qui] ont pour seul objectif de rappeler quelques faits concernant l'évolution de la critique du sport en France » (p. 115). Autrement dit rien à voir avec le livre en question ni avec le titre de l'article !¹. J.-M. Brohm n'en reprenait pas moins sa rengaine, son nouveau tube sur « la contestation dissociée d'une pratique militante effective » dont je serais le mauvais bon exemple. On peut, à notre tour et à cet endroit, se poser la question du militantisme chez J.-M. Brohm dont il nous rebat les oreilles. Car à part éditer une revue que personne ne lit, s'agiter comme un beau diable dans des lieux souvent vides, actionner le système des pétitions aux effets nuls, quelle est au fait sa propre « pratique militante effective » ? Si J.-M. Brohm et F. Ollier comme quelques autres et moi-même avons participé à la campagne du boycott des JO de Pékin – le premier jouant les conspirateurs comme un adolescent attardé et le second s'agitant dans tous les sens pour passer avec succès son initiation militante (sa propédeutique), tout en sabordant délibérément la structure collective du COBOP –, le vrai centre de la lutte contre les JO de Pékin ne fut certainement pas *Quel Sport ?*. Loin s'en faut. Plus récemment, *Quel Sport ?* et ses deux preux « militants » n'ont pas non plus bougé contre le Mondial de football d'Afrique du sud de 2010 d'emblée écrasés devant la tache ; et cette revue n'a pris la mesure de la candidature d'Annecy au JO de 2018 que très tardivement ; elle est inexistante dans la bataille contre le projet d'extension de Roland-Garros voulu par B. Delanoë et la Fédération Française de Tennis aux dépens des serres d'Auteuil ; elle fut inexistante contre la Coupe du monde de football au Brésil (absent aux différents rassemblements et rencontres militantes)... « pratique militante effective », disaient-ils sur un ton sérieux sinon grave...

1. R. Redeker a écrit un article élogieux sur ce livre ; R. Maggiori, de même, sur deux pleines pages dans *Libération* en juin 2010 (http://marcperelman.com/ouvrages/ouvrage.php?id_ouvrage=10). Ce qui fut d'ailleurs pour moi un honneur que d'avoir suscité l'intérêt d'un vrai proche de Vladimir Jankélévitch – il fut l'un de ses étudiants à la Sorbonne – et dont la pensée est présente dans mon ouvrage ; Christian Ruby a sur le site *Nonfiction* rédigé un article favorable à mon ouvrage (http://www.nonfiction.fr/article-4178-la_formation_des_masses_durant_lere_des_stades.htm) ; tout comme Jean-Pierre Garnier dans la revue *Espaces et sociétés* (« Paysage et environnement », n° 146, (<http://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2011-3-page-169.htm>) ; la revue *Urbanisme* sous la plume de Jean-Pierre Augustin a consacré un article, lui aussi, plutôt élogieux (http://www.urbanisme.fr/issue/report.php?code=393&code_menu=EDITO#article1025).

Quant à ma supposée « carrière universitaire »¹, rappelons d'abord que la propre carrière de J.-M. Brohm n'a été pour lui possible – avec certes de très grandes difficultés – que grâce à la reconnaissance par l'Université de sa thèse intitulée *Sociologie politique du sport* (thèse soutenue en 1977). S'il est tout à fait normal qu'il ait obtenu un poste à l'Université, il doit aussi se rappeler qu'il le doit à la critique du sport dont il fut en effet et sans doute trop longtemps le principal protagoniste. Pour ma part, je n'ai jamais mis en avant la critique du sport pour trouver une place au sein de l'Université française...

À ma connaissance, J.-M. Brohm comme F. Ollier ne sont militants d'aucune organisation politique, syndicale ou encore associative, et pour celui-là depuis belle lurette. J.-M. Brohm a quitté la Ligue communiste en 1972, après avoir été écarté du groupe de Lambert (OCI) quelques années auparavant ; il s'est retiré de toute responsabilité au sein de l'École Émancipée depuis également de nombreuses années. Il a par contre bien saisi le sens d'une « pratique militante effective » en votant Sarkozy aux deux tours des élections présidentielles de 2007... Quant à F. Ollier, il assume la charge écrasante de multiples directions de publication de revues fantômes qui n'ont pour elles que le poids du papier utilisé. Des revues qui existent par lui et pour lui mais n'ont aucune existence publique... Par ailleurs, il est à l'initiative de multiples pétitions lancées du fin fond de la campagne dont l'écho suscité est équivalent au vide de son propre rôle. À chaque fois, l'échec le plus patent ; à croire qu'il y a une politique de l'échec inscrite chez ce « militant », et comme quasiment incarné par lui. Bref, au lieu de se gargariser à tout moment du terme de « militant », nos deux puissants canonnières feraient beaucoup mieux de prendre un peu de recul et tenter de comprendre pourquoi ils ne parviennent même plus à militer dans quelque structure que ce soit et pourquoi les revues qu'ils animent n'intéressent que quelques dizaines d'individus ; pourquoi sont-ils à ce point rejetés de partout, voir fuis ? De quoi et de qui, en fin de compte, nous parlent Brohm et Ollier sinon de militantisme et de militants purement imaginaires ? Prisonniers, et en particulier J.-M. Brohm, de ce que sont les souvenirs restés sans doute vifs mais rattachés à un passé désormais révolu, ils ne peuvent s'en échapper que par la fuite dans cette rage et cette détestation à mon égard et à l'égard de tant d'autres qui s'assimilent à une incompréhension de l'origine de leur propre échec politique et militant. Et pour le coup, ces termes leur vont à ravir. Une dernière preuve d'une longue dérive : la liste de noms déroulée par ordre alphabétique, en 2^e de couverture d'un des derniers numéros de la revue *Quel Sport ?* qui s'inscrit dans la pire tradition de la terreur politique, et où je fais partie de « l'équipe réserve de l'Entente sportive » (*sic*), indique surtout le degré de la déliquescence éthique élevé et de la sclérose ou de la sénescence intellectuelle de nos

1. J.-M. Brohm fut membre de deux jurys de soutenance ; en juillet 1979, pour l'obtention de mon diplôme d'architecte, puis en 1992 pour celle de ma thèse universitaire de 3^e cycle. Comment pouvait-il participer à ces jurys en ayant face à lui le quasi monstre qu'il décrit ? Lui-même m'a demandé de participer à deux jurys de thèse, celle de Nicolas Oblin en 2004, celle de Yaya Koné en 2009. Là encore, comment J.-M. Brohm a-t-il pu me proposer de participer à ces jurys alors qu'il me considérait déjà comme le pire des traitres ?

deux munitionnaires qui ne s'appuient sur une revue que pour exhiber leur haine fétide et un désir de vengeance tenace à l'encontre de tant de monde. On évitera d'oser imaginer ce que ces deux bien tristes personnages seraient à même de faire dans une période politique plus difficile...

Le plus inquiétant est l'acharnement vengeur de J.-M. Brohm à mon égard. Pourquoi cette montée subite d'animosité voire d'une franche hostilité et en des termes si violents alors qu'il n'était pas mêlé à mon différend avec F. Ollier ? Pourquoi une telle volte-face dans l'injure, l'insulte et la diffamation qui indique un profond ressentiment en si peu de temps ? Comment, aujourd'hui, *a posteriori*, peut-il exprimer une telle détestation à mon égard alors que nous avons travaillé de nombreuses années ensemble ? Pourquoi ces rappels à ma propre histoire, à mon propre parcours – calamiteux selon lui – et son insistance présente à expliquer et démontrer que, depuis les années 70, je n'aurai été en fin de compte – et j'en passe – qu'un traître, un imposteur, un plagiaire. La question que l'on peut se poser est la suivante. Comment J.-M. Brohm a-t-il pu, lui, endurer – et cela a du être très pénible – une telle schizophrénie. Partager des projets et des actions militantes pendant tant d'années, depuis 1972, puisque nous avons été membres de la même cellule de la Ligue communiste au Lycée Condorcet à Paris et ce jusqu'en 1980, puis de 1986 à 2009, soit pendant presque 30 ans (ah ! les amis de 30 ans), en sachant que je n'étais, selon ses dires, en vrac, qu'un renégat, un charlatan, un tricheur, un imposteur, un plagiaire, un déserteur, un fossoyeur, et je dois oublier quelques autres qualificatifs, et ce, justement, depuis 30 ans ? Je peux rappeler enfin qu'à partir de 1986, j'ai accueilli nombre de ses articles, préfaces et livres aux Éditions de la Passion dont j'avais été le gérant jusqu'en 2004¹. Lui-même m'avait associé à certains de ses projets, par exemple, dans le cadre de la revue *Prétentaine* par le biais de la publication d'articles ; une revue dont j'avais été, à sa demande, membre du comité de lecture en 2009, ou plus lointainement, à la codirection de la série « Quel corps ? » chez Christian Bourgois en 1979, sans parler de l'ouvrage *Quel corps ?* paru chez François Maspero en 1977... Enfin, nous avons publié ensemble une nouvelle version d'une brochure intitulée *Le Football, une peste émotionnelle* chez « Folio » en 2006...

Hypocrisie ? Escobarderie ? Aigreur ? Malfaisance ?

Sans doute tout cela à la fois.

1. J'ai publié plusieurs textes et/ou livres de J.-M. Brohm soit comme préfacier, soit comme auteur. Dans l'ordre chronologique : *Quel corps ?*, Collectif (1986) ; *La Dialectique du concret* de Karel Kosik (1988) ; *Critique de la modernité sportive*, Collectif (1995) ; *Le Football, une peste émotionnelle* (1998) ; *Contre Althusser*, Collectif (1999) ; *Le Jeune Marx* de G. Lukács (2002) ; *Les Principes de la dialectique* (2003). Sans parler des très nombreux articles écrits ensemble dans la presse (*Le Monde*, *Le Monde Diplomatique*, *Marianne*, *Libération*, *le Figaro*...).

Je tiens aussi à préciser que les Éditions de la Passion n'ont pas été « liquidées » par moi. J'en ai vendu le fond en avril 2004 aux éditions Verdier. Ce qui permet à tous les ouvrages des Éditions de la Passion encore disponibles de continuer d'être diffusés, et donc aussi ceux auxquels J.-M. Brohm a contribué.